

les vives paroles de M. Plichon, de M. de Segur, de M. O'Quin, de M. Anatole Lemercier, et enfin l'éclatante indignation de M. Keller, ce jeune et brillant orateur qui s'est révélé à la France et à la lumière, et qui en cherchant le devoir a rencontré le triomphe ?

La cause catholique est donc toujours féconde en hommes et en talents. Le *Correspondant* ajoute cet aperçu consolant et qui peut-être d'un si heureux augure pour l'avenir, c'est que la bonne cause compte des soutiens nombreux, même parmi les plus fidèles amis du pouvoir.

« Notre opinion (d'après les votes des amendements) est celle du premier Aide-de-Camp de l'Empereur, du Commandant de sa garde, du Compagnon de son exil, d'un ancien Ministre de sa confiance, de soixante des Sénateurs qu'il a nommés, d'un grand nombre des candidats qu'il a présentés aux électeurs ; et il reste démontré à la France et à l'Europe que le maintien du pouvoir temporel est l'opinion officielle des deux grands Corps de l'Etat qui votaient, il y a deux ans, les crédits nécessaires à la guerre d'Italie. »

DISCOURS SUR MONTCALM,

Prononcé par M. J. A. GENAND, Etudiant en Droit, Secrétaire du Cercle Littéraire, dans la Salle du Cabinet de Lecture, le 1^{er} mars 1861.

II. — (suite.)

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

Dans la vallée de l'Ohio, nos ancêtres avaient été plus heureux. Le général Braddock avait trouvé dans M. de Beaujeu et ses Canadiens de véritables héros qui l'avaient forcé à reculer, après avoir vu la moitié de son armée ensevelie dans les eaux de la Monongahéla.

Mais les principales opérations de cette campagne s'étaient faites vers le Lac St. Sacrement, où le général Lyman et le colonel Johnson commandaient à 4 ou 5,000 hommes que le baron de Dieskau avec 3,000 seulement opposait au fort St. Frédéric et au passage si important de Carillon.

Puis, on avait fait de ce côté la même chose que dans la vallée de l'Ohio. On avait lâché sur la Nouvelle-Angleterre les terribles bandes sauvages qui y avaient fait de terribles ravages.

Sur ces entrefaites, l'hiver était survenu. La température rendant impossible toute opération militaire que ce fut, on avait, de part et d'autre, momentanément cessé les hostilités ; mais on se prépara activement pour la campagne prochaine que devait emmener le retour du printemps. Le Gouverneur, Mr de Vaudreuil, demanda de nouveaux renforts. Le Roi, en février 1756, ordonna l'envoi au Canada de 1500 hommes de troupes qui y arrivèrent vers le milieu de mai, et qui composa notre armée régulière de 5,643 hommes tandis que celle de l'ennemi était de 12,000.

Cependant la levée en masse de la milice canadienne avait fort appauvri nos campagnes ; le manque de bras avait causé une disette que la rigueur de la saison rendit bientôt très-inquiétante. On eut dit que tous les maux à la fois étaient venus fondre sur ce jeune peuple que la Providence voulait soumettre, dès son berceau, à toutes sortes d'épreuves. Toutefois la confiance de ce peuple parut se ranimer lorsqu'au retour de la belle saison, il vit débarquer sur ses rives un homme qui paraissait posséder l'amour et la confiance de tous, et dont les belles actions étaient parvenues

jusqu'à lui. — Vous m'avez prévenu, Mesdames et Messieurs : cet homme était Montcalm que Louis XV avait jugé capable de sauver ces colonies sur lesquelles flottait si fièrement le drapeau de la France !

III

Pendant la campagne de 1756, les armées belligérantes continuèrent à mettre à exécution leurs plans de l'année précédente.

Les Français se tinrent sur la défense. Ils formèrent un camp à Carillon où M. de Vaudreuil avait fait élever un fort en bois très-commode ; ce camp devait observer et contenir l'armée anglaise, dont l'intention était de sortir du fort Edward et de s'avancer par le Lac Champlain : un homme, un héros, dont le nom est attaché aux plus belles pages de notre Histoire le commandait, c'était le Chevalier de Lévis. M. de Boullamarque eut le commandement d'un autre camp établi à Frontenac, qui devait, lui aussi, observer et contenir le corps anglais, retranché dans le fort Oswégo, et qui pouvait, en tournant le Lac Champlain, venir, par la route du Lac Ontario, attaquer Montréal à revers : on y plaça M. Pouchot. Ce dernier camp devait protéger les communications des Français avec les forts de l'Ohio. A l'autre bout du fleuve, Gaspé avait un mouillage très-sûr et très-important ; on le fortifia. Les garnisons de Louisbourg et du fort Duquesne furent augmentées. Des troupes furent placées sur la frontière Acadienne. Enfin on se tint prêt partout.

Du côté de l'ennemi, le Comte de Loudon, dirigea le gros de son armée sur le fort St. Frédéric, pour s'avancer de là sur Montréal, après l'occupation de cette place. Un second corps se porta sur Niagara, qui devait couper les communications françaises avec la vallée de l'Ohio ; un troisième se dirigea contre le fort Duquesne ; un quatrième se tint prêt, devant s'avancer sur Québec, par les rivières Kennebec et Chaudière.

Telles étaient les dispositions des deux armées à l'ouverture de la campagne.

Montcalm sachant que son nom faisait déjà beaucoup de bruit chez l'ennemi, résolut de le tromper en se portant de sa personne à Carillon, afin d'attirer sur ce point toute son attention. Son but véritable était de marcher sur Oswégo, fort important, bâti par les Anglais sur la rive méridionale du Lac Ontario. Ayant calculé que si cette position avancée était enlevée aux Anglais, ceux-ci seraient rejetés dans les Bassins de l'Hudson, et notre domination sur les Lacs désormais assurée, il laissa Lévis à Carillon avec 3,000 hommes contre les 8,000 du Général Loudon qui croyait avoir affaire à Montcalm lui-même, et s'avança sur Oswégo avec un corps expéditionnaire de 3,100 soldats, miliciens et sauvages que le Colonel de Boullamarque avait rassemblés à Frontenac. C'était sa première campagne en Canada ; aussi, il y parut comme un lion. Suppléant au nombre et à la position par des prodiges de valeur, il force la victoire à se déclarer pour lui. Il fait 1,800 prisonniers, enlève aux ennemis 107 canons, 14 mortiers, d'immenses approvisionnements, 7 bâtiments de guerre de 8 à 18 canons et une flottille de 200 navires.

Ce coup terrible auquel les Anglais étaient loin de s'attendre fut pour ceux-ci un coup de foudre : ils voyaient leur plan renversé, annulé, ne sachant comment réparer ce qu'ils avaient perdu, ignorant pareillement ce qu'ils avaient à faire pour prévenir un second échec semblable à celui-ci. Deux mois s'écoulèrent dans ces alternatives où la fierté britannique, humiliée par l'habileté de Montcalm, ne savait plus comment relever la tête de ce coup qui la frappait. Bientôt la neige parut et les efforts déjà assez paralysés des Anglais ne purent rien contre les bandes sauvages qui se jetèrent tout le long de la Pensylvanie, du Maryland et de la Virginie, sur les villages des colons qui furent con-